

8 Actualité

La Suisse reste l'un des pays les plus idéalisés du monde

PERCEPTION La Confédération fascine ses voisins francophones, et bien au-delà, depuis des siècles. Si cette image fantasmée semble taillée pour les cartes postales, elle continue de structurer l'imaginaire collectif en dessinant une représentation flatteuse, mais parfois aveuglante

NIDAL TAIBI

Ueli Mäder s'en souvient encore. Il n'avait que 20 ans lorsqu'il arpenta pour la première fois les rues de Paris en 1968. L'air était électrique, l'atmosphère lourde des révoltes étudiantes et des gaz lacrymogènes qui imprégnaient la capitale française. Alors jeune Suisse curieux, aujourd'hui professeur émérite de sociologie à l'Université de Bâle, il se souvient de cette nuit où une patrouille de police l'interpella dans une ruelle au cœur de la Ville Lumière. Passeport suisse rouge tendu à bout de bras, il guettait la réaction des policiers, nous raconte-t-il. La surprise fut immédiate: «Mais la Suisse est un pays calme et propre», s'exclama l'un d'eux, avec une admiration presque naïve.

A ce moment-là, Ueli Mäder réalisait avec une ironie douce-amère la force de l'image idéalisée que ses voisins français entretenaient à propos de son pays natal. Une Suisse tranquille, travailleuse, stable. Une Suisse que l'on admire ou jalouse, à tort ou à raison. Depuis lors, cette image n'a cessé de l'interpeller: d'où vient-elle, et pourquoi résiste-t-elle tant aux réalités et aux nuances de l'époque contemporaine?

Derrière l'image flatteuse que renvoient à leurs voisins francophones les citoyens helvètes se cache une véritable mosaïque de stéréotypes, bien ancrés dans l'imaginaire collectif. Les clichés sont tenaces, et pour Viviane Cretton, anthropologue à la Haute Ecole de travail social de Genève, ils se déclinent souvent en positif: «Les stéréotypes positifs dominent: richesse, rigueur, propreté, qualité de vie, efficacité des institutions, paix sociale. On évoque aussi la neutralité, le secret bancaire, les paysages alpins ou les montres de luxe. Mais ces images lisent les tensions réelles et masquent la complexité sociale», explique-t-elle au *Temps*. Derrière ces représentations séduisantes, le regard étranger, notamment français, cultive aussi volontiers une ironie teintée d'envie, souligne-t-elle.

Un contraste que Maëlle expérimente presque au quotidien. A 34 ans, elle vit entre Lausanne et Paris. Franco-Suisse, traductrice littéraire, elle mesure chaque jour l'écart entre la Suisse réelle qu'elle connaît et celle que ses interlocuteurs imaginent. «Quand je dis que je viens de Suisse, on me parle tout de suite de montres, de banques ou de silence. Comme si je passais mes journées à boire du thé sur fond de montagne enneigée», sourit-elle. En France, son passeport helvétique lui vaut des commentaires aussi bien envieux que moqueurs: «On me dit que j'ai de la chance, que je viens du pays des gens raisonnables, riches, heureux.» Elle observe un mélange d'admiration et de projection. «Ce n'est pas méchant, mais c'est figé. Pour beaucoup, la Suisse reste une carte postale figée, avec du chocolat, de la rigueur et du calme.»

Cette perception largement flatteuse ne se limite pas à quelques anecdotes ou impressions individuelles. Elle se retrouve, chiffres à l'appui, dans les enquêtes, dont une représentative man-

datée par Présence Suisse (organe du DFAE) et réalisée en 2022 auprès de 11 276 personnes dans 18 Etats pour mesurer l'attrait du pays. Il en ressort que, comme les années précédentes, la Suisse jouit d'une excellente image auprès d'une large part du public étranger. Les personnes interrogées associent spontanément la Confédération à des symboles positifs et idylliques: ses montagnes majestueuses (citées par 23% des sondés), son chocolat et autres délices (18%), la beauté de ses paysages (17%), l'horlogerie de luxe (14%), la solidité de ses banques (12%) ou encore ses fromages réputés (10%). Au-delà des clichés touristiques, les répondants soulignent aussi la force et la stabilité de l'économie suisse (11% des citations) ainsi que son très haut niveau de qualité de vie (7%). Fait notable, la neutralité helvétique est de plus en plus mentionnée (par 12% des sondés en 2022, davantage que les années précédentes) – même si ce concept tend à être jugé plus sévèrement dans le contexte géopolitique actuel. L'ensemble de ces résultats montre une véritable fascination à l'international.

Une autre réalité socio-économique

Toutefois, la Confédération helvétique demeure méconnue dans ses tensions internes, nous signalent, en substance, les experts consultés par *Le Temps*. Les clichés négatifs, certes minoritaires, sont tout aussi révélateurs: «Du côté des stéréotypes négatifs, on trouve l'idée d'un pays fermé, lent, ennuyeux, conservateur, souvent sous l'aspect de l'humour. Les Suisses peuvent être perçus comme distants, peu chaleureux, naïfs, ou à l'inverse comme gentils, sympathiques et heureux. Ces clichés, qu'ils soient flatteurs ou moqueurs, ont la vie dure car ils servent à simplifier une réalité plus nuancée, tout en construisant une altérité commode: on admire ou on raille, mais on évite de regarder de trop près», nous explique Viviane Cretton.

«On finit par croire aux images que les autres nous renvoient, surtout lorsqu'elles nous flattent»

VIVIANE CRETTON, ANTHROPOLOGUE

Ueli Mäder, lui, se montre plus nuancé, mettant en garde contre l'idéalisation excessive de certaines qualités helvétiques. Pour ce sociologue bâlois engagé, récompensé par le Prix Erich Fromm 2022, l'image que l'on se fait de la Suisse est souvent trompeuse.

«L'image est trompeuse: celle d'une Suisse riche, pacifique, humanitaire et neutre. Cette tradition existe dans une certaine mesure. Mais il faut corriger l'image. La richesse est concentrée. Et un quart des ménages n'ont ni actifs ni

réserves financières. Les grèves sont rares. Mais les revenus de nombreux travailleurs stagnent», souligne-t-il. Le sociologue apporte ici un éclairage essentiel: derrière la façade séduisante de neutralité et de prospérité, s'entremêlent aussi des intérêts économiques et des enjeux sociaux parfois négligés par les récits dominants.

Caroline Bertron, spécialiste des pensionnats internationaux suisses et maîtresse de conférences à l'Université Paris 8, complète cette analyse en insistant sur la manière dont la Suisse est mise en scène, tant par les étrangers que par les Suisses eux-mêmes. Selon elle, la construction de ces images territoriales relève d'un véritable processus collectif, ancré dans la durée: «La Suisse a été beaucoup écrite, peinte et mise en paysage, à la manière d'un «tableau» des vertus nationales. Il y a un ouvrage du sociologue Luc Boltanski, *Le Bonheur suisse*, qui repose sur une enquête sur la vie quotidienne en Suisse réalisée à l'occasion de l'Exposition nationale de 1964. Il pose une question intéressante: «Comment les Suisses peuvent-ils se reconnaître dans le portrait que véhiculent livres de voyage et guides touristiques?» Il s'interroge donc sur la coconstruction des identités et des idéologies nationales, en amenant l'idée que le conformisme, la «conformité» aux stéréotypes, est aussi entretenu dans la société suisse.» Pour Caroline Bertron, l'idéalisation de la Suisse passe souvent par des attributs spatiaux très précis, quasi mythologiques, tels que les Alpes, l'air pur ou encore la santé. Ces caractéristiques façonnent une «rente de territoire» qui rend la Suisse «exceptionnelle» aux yeux du monde.

Ainsi, entre fascination sincère et caricature facile, entre vérité partielle et idéal-

isation simplificatrice, la Suisse telle qu'on la fantasme relève autant des projections extérieures que de la manière dont les Suisses eux-mêmes se perçoivent, se valorisent. Les clichés, qu'ils soient élogieux ou taquins, sont loin d'être anodins: ils racontent en creux les paradoxes et les tensions d'une société bien plus complexe que l'image d'Epinal qu'on se plaît souvent à en dresser.

De Rousseau aux élites globalisées, une construction historique

L'image idéalisée que projettent les Suisses à l'étranger ne date pas d'hier. Pour mieux comprendre comment ce portrait flatteur s'est constitué, il est nécessaire de remonter le fil de l'histoire. Ainsi, Caroline Bertron rappelle judicieusement les racines profondes de cette admiration, en soulignant que cette idéalisation dépasse largement le cadre strictement francophone.

«Je ne suis pas sûre qu'il y ait quelque chose de spécifiquement francophone dans la manière dont la Suisse a été idéalisée à la période contemporaine. Par exemple, quand l'écrivain et alpiniste Leslie Stephen (le père de Virginia Woolf) écrit *Le Terrain de jeu de l'Europe* en 1871, les élites anglaises construisent au même moment, par le tourisme et les sports, un discours sur la Suisse», observe Caroline Bertron. L'image idéalisée se déploie donc aussi à travers des réseaux culturels transnationaux, dont les voyageurs britanniques du XIXe siècle ne sont pas les moindres artisans.

L'universitaire poursuit en évoquant une autre figure clé de cette réception: «Dans son autobiographie, l'écrivain Henry James, qui a passé avec sa famille plusieurs années à Genève autour de 1850, parle aussi de la manière dont les élites

culturelles new-yorkaises idéalisent alors la polyglossie, Genève et la campagne suisse. Evidemment, l'héritage philosophique et politique de Jean-Jacques Rousseau est très important, en France notamment. Il a contribué à diffuser et à discuter le modèle de la République de Genève dans les cercles intellectuels et politiques francophones, mais il a aussi par d'autres aspects de son œuvre popularisé l'idée d'une vie suisse à la montagne et à la campagne figée dans le temps.»

Ainsi, dès le XVIIIe siècle, la figure tutélaire de Rousseau contribue à façonner l'image d'un pays paisible, où la nature préservée et l'air pur deviennent des symboles d'une simplicité heureuse. Cet héritage romantique sera relayé, des décennies plus tard, par un tourisme naissant qui voit dans les paysages alpins une échappatoire à l'industrialisation galopante. Mais Caroline Bertron souligne également que ce phénomène ne se limite pas aux écrivains ou philosophes. Il s'ancre durablement dans l'imaginaire collectif, jusqu'à devenir un véritable outil marketing pour des acteurs économiques très divers.

Cette «coconstruction» entre perception extérieure et intériorisation locale de l'image suisse est confirmée par Viviane Cretton, qui souligne que cette représentation positive a largement bénéficié d'une promotion active par les Suisses eux-mêmes. «L'image d'un pays stable, neutre et prospère a été activement cultivée, notamment à l'étranger. Elle sert des intérêts économiques (tourisme, finance, exportation de marques de prestige) autant que politiques. A l'intérieur aussi, les Suisses se sont approprié ces représentations: elles renforcent un sentiment national fondé sur la différence et la singularité. Mais ce n'est pas une stratégie



(FLORENCE WOJTYCZKA POUR LE TEMPS)



consciente ou un plan concerté: c'est plutôt une intériorisation diffuse, une forme d'auto-stéréotypie. On finit par croire aux images que les autres nous renvoient, surtout lorsqu'elles nous flattent. Cette adhésion peut freiner une réflexion critique sur les inégalités internes, les tensions identitaires ou les limites du modèle helvétique – et contribuer à invisibiliser des réalités bien présentes: pauvreté, racisme, sexisme. Derrière la façade exemplaire, des problèmes bien réels peinent parfois à émerger dans le débat public.»

Pourtant, cette image ne s'arrête pas aux frontières de l'Europe ou de l'Amérique du Nord. Caroline Bertron met en lumière le rôle déterminant que jouent depuis longtemps les élites internationales, attirées par les écoles privées suisses, pour perpétuer l'image d'un pays protecteur et rassurant. «En tant que chercheuse en France, je me suis intéressée à la renommée des écoles privées suisses à l'étranger. De ce fait, j'ai travaillé sur la manière dont des élites internationales très diverses ont pu, à différents moments et en fonction de la situation économique et politique dans leur pays, percevoir positivement l'espace suisse jusqu'à y placer leurs enfants dans des écoles à des milliers de kilomètres de chez eux. C'est encore le cas aujourd'hui, la Suisse apparaît pour des élites économiques et politiques déstabilisées ou nouvelles dans les sphères du pouvoir, en Russie ou en Asie pacifique, par exemple, comme un lieu sûr, politiquement stable, avec de beaux espaces, un air sain ou encore une éducation de qualité. »

L'idéal suisse à l'épreuve des mutations contemporaines

Dans un monde en perpétuelle accélération, où les crises s'enchaînent, les idéalizations nationales doivent s'adapter pour

persister. La Suisse, longtemps protégée par ses montagnes et son imaginaire bienveillant, voit-elle son image lisse et vertueuse résister aux réalités modernes?

Pour Viviane Cretton, anthropologue, ces clichés n'ont pas disparu: ils évoluent, se recomposent, s'adaptent aux angoisses du temps présent. «Les clichés ne datent pas d'hier: ils s'inscrivent dans l'histoire longue de la Suisse et s'ajustent aux préoccupa-

Le pays est confronté à une désillusion grandissante, en particulier face aux tensions internationales, selon le professeur émérite Ueli Mäder

tions du moment – climatiques, économiques, migratoires. Ils se transforment aussi au gré des événements. » La chercheuse rappelle ainsi que certaines affaires ont durablement terni l'image d'un pays longtemps perçu comme neutre et transparent: «La publication du rapport Bergier en 2002 sur les fonds en déshérence liés à l'époque nazie a assombri l'image internationale du pays, le rendant moins accueillant, plus opaque. A d'autres moments, comme lors de l'accueil des réfugiés hongrois en 1956 ou, plus récemment, des Ukrainiens en 2022, la Suisse apparaît comme généreuse. »

Mais à côté de ces élans, d'autres signaux viennent brouiller cette aura positive. «Elle

peut aussi être perçue comme hostile aux droits humains, voire raciste: le vote sur l'interdiction des minarets, le durcissement des lois sur l'immigration ou le renvoi de réfugiés afghans en sont autant d'exemples.» Et de conclure sur l'ambiguïté contemporaine du mythe helvétique: «Aujourd'hui, à l'heure du changement climatique, elle est souvent représentée comme un îlot de nature, un grand bol d'air pour les citadins. Pourtant, derrière cette image apaisante, l'augmentation des inégalités, la pression sur les services publics, les crispations identitaires et les tensions géopolitiques dessinent une réalité bien plus complexe.»

De son côté, Ueli Mäder perçoit une transformation plus radicale de cette image idéalisée. Pour lui, la Suisse est confrontée à une désillusion grandissante, en particulier face aux tensions internationales récentes: «L'image est en train de changer. La déception se répand. Surtout maintenant, alors que de nombreux pays s'arment et agissent de manière nationaliste. Ils veulent résoudre les problèmes avec les moyens qui les provoquent. Ça ne marche pas. Et la Suisse neutre devrait envoyer un signal différent. Elle pourrait œuvrer au désarmement mondial, promouvoir un commerce équitable, parvenir à une compréhension politique et renforcer les Nations unies et les processus démocratiques. C'est ce qu'espèrent de nombreuses forces de la société civile. Ils espèrent une Suisse courageuse et sociale.»

Ainsi, entre permanence rassurante et critiques émergentes, l'idéalisation de la Suisse oscille désormais entre le fantasme et la confrontation au réel. Un équilibre précaire, révélateur des tensions d'une époque en quête de modèles fiables, mais prudente face aux illusions. ■

«Etre bilingue m'a ouvert plein de portes»

MULTILINGUISME Directeur du Centre suisse de pédagogie spécialisée, le Luxembourgeois Romain Lanners vit depuis quarante ans en Suisse. Ce parfait trilingue pose un regard parfois interloqué sur les tensions linguistiques qui émaillent son pays d'adoption

PROPOS RECUEILLIS PAR ALINE BASSIN

Installé à Fribourg depuis des années mais né au Luxembourg, Romain Lanners compare pour *Le Temps*, le multilinguisme de son pays d'origine et celui de la Suisse, alors que le débat sur les langues a rejailli. Directeur de la Fondation Centre suisse de pédagogie spécialisée, c'est à titre personnel qu'il accepte de s'exprimer pour engager les Suisses à davantage considérer de manière positive leur patrimoine linguistique unique.



«Pour la cohésion nationale, la maîtrise des langues du pays est un élément crucial»

Les Luxembourgeois jonglent avec trois langues étrangères durant leur scolarité et sont réputés pour leur multilinguisme. Pourquoi le débat sur les langues paraît-il plus apaisé dans votre pays d'origine qu'en Suisse? A la base, le Luxembourg est monolingue puisque les gens parlent luxembourgeois. Mais comme personne ne parle et ne comprend notre langue, nous avons toujours été obligés d'en apprendre d'autres pour communiquer avec nos voisins; tout d'abord l'allemand et le français à l'école primaire et à l'adolescence l'anglais. L'enseignement de l'allemand et du français commence très tôt.

Justement, le débat en Suisse porte notamment sur l'apprentissage précoce. Au Luxembourg, est-ce qu'il y a consensus à ce sujet? Cela n'a guère été une question. Quand je fréquentais l'école primaire, il y a bien une quarantaine d'années, l'allemand et le français étaient enseignés dès le début. L'allemand était la langue écrite dès la 3e HarmoS et le français suivait très tôt, l'année suivante. Ce qui est intéressant, c'est qu'à partir du cycle d'orientation (à partir de 12-13 ans, si je me rappelle bien), nous avons switché: le français est devenu la langue d'étude; les livres scolaires étaient en français et les profs enseignaient en français, sauf ceux qui donnaient la littérature allemande. Les examens écrits se faisaient aussi en français; étonnamment nous ne connaissions pas d'examens oraux. Après, nous pouvions encore choisir une troisième langue étrangère comme l'anglais.

Sur la base de votre expérience personnelle, cet apprentissage précoce est-il précieux? Sur l'efficacité de l'apprentissage précoce, les études ne sont pas unanimes. Mais plus tôt on commence, mieux c'est, car le cerveau est beaucoup plus flexible, ce qui rend l'apprentissage plus simple, notamment pour les questions de prononciation et d'accent. Après, je pense que le débat porte aussi sur l'apprentissage immersif. Au Luxembourg, le problème que nous avions était de ne pas être assez baignés dans les deux autres langues dans la vie quotidienne. A une exception près: à la maison, nous regardions la télévision en allemand. A l'époque, il n'y avait pas de télévision en luxembourgeois, malgré le «L» dans RTL (rire). Chez des copains, c'était l'inverse, leurs parents regardaient les chaînes françaises.

Avec votre regard de Luxembourgeois, comment analysez-vous la remise en

question de l'apprentissage du français en Suisse alémanique? Ce que je trouve dommage, c'est que l'on oublie souvent la richesse qu'apporte la maîtrise des langues du pays. Durant tout mon parcours de vie, le fait que je sois bilingue m'a ouvert plein de portes. C'est malheureux que la Suisse n'exploite pas plus cet avantage. Je vis à Glanewyler (Villars-sur-Glâne pour les francophones), dans un canton qui se veut bilingue, et parfois je ne peux m'empêcher de secouer la tête quand je vois les débats à ce sujet. Par exemple, il y a eu récemment toute une polémique sur les panneaux bilingues en gare de «Fribourg/Freiburg». Pour certains, c'était la fin du monde: «les Alémaniques ont fini par nous manger, les Romands», pour en résumer le débat. J'ai parfois l'impression que le bilinguisme est perçu comme une menace au lieu d'une chance inouïe. Au Luxembourg, on a su tirer les bénéfices du multilinguisme. Résultat: on dit que les Luxembourgeois sont partout, comme les mauvaises herbes et que l'on n'arrive plus à s'en débarrasser (rire). C'est tout simplement parce que le fait de maîtriser les langues, ça aide dans la vie.

Est-ce que la cohésion nationale peut être menacée à vos yeux? Pour répondre à votre question, je vais prendre l'exemple de la Belgique, où la situation est plutôt catastrophique. Depuis sa création, il y a 200 ans, le pays n'a pas réussi à créer une culture commune. Trois cultures existent l'une à côté de l'autre avec tous les problèmes politiques qui en découlent. Les Wallons parlent encore aujourd'hui très peu le flamand et vice-versa. Seule la minorité germanophone est davantage plurilingue et intégrative parce qu'elle doit parler le français et le flamand pour se faire entendre.

Quelles conclusions en tirez-vous pour la Suisse? Donc, en tant que «petit Luxembourgeois», ou Luxemburgerli en bon suisse allemand (rire), je pense que pour la cohésion nationale, la maîtrise des langues du pays est un élément crucial. En Suisse, on n'est pas encore face à des fractures linguistiques. Quoique, j'ai assisté à des réunions à Berne, que des francophones et des germanophones ont exigé de tenir en anglais. Il faut du coup rester vigilant. Si la Suisse adoptait l'anglais comme langue administrative, voire nationale, ce serait une catastrophe nationale et surtout culturelle, à mes yeux. ■